

XYZ. La revue de la nouvelle

La femme sans nom ou délit d'amour

Claudine Bertrand



Numéro 32, hiver 1992

Salle d'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3815ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, C. (1992). La femme sans nom ou délit d'amour. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (32), 44–46.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA FEMME SANS NOM OU DÉLIT D'AMOUR

CLAUDINE BERTRAND

Un bruit soudain vient troubler le silence d'un matin poussiéreux. Un individu roule par terre et renverse une chaise dans sa chute. Puis, un deuxième et un troisième. Une femme, paniquée, épouvantée, court dans tous les sens, cherchant une issue, fuyant son destin. Quelqu'un la retrouve plus tard, étendue sur le plancher du rez-de-chaussée. Combien de temps est-elle restée dans cette position ? Nul ne saurait le dire, elle-même l'ignore.

Difficilement, elle se relève et, la gorge nouée par l'émotion, avoue qu'elle avait aperçu « des yeux braqués sur elle », des yeux provenant de chaque coin d'une pièce bien étrange. « Son sauveur », surnommé provisoirement ainsi, ne bronche pas, il ne semble pas comprendre ce qu'elle lui dit. Peut-être est-il tout simplement muet ou s'est-il volontairement enfermé dans un silence imperturbable ? Elle ajoute qu'elle s'était sentie « faiblir dans cette pièce claustrophobique », tous avaient une allure d'automates, comme s'ils avaient abdiqué. Cloués sur leur chaise, comme pétrifiés, incapables de bouger ou de parler, ils attendaient que leur tour vienne, en quête d'un rôle, peut-être. Et elle, elle attendait depuis longtemps... trop longtemps. Elle se morfondait, pâlissait à vue d'œil et avait fini par perdre tout appétit.

C'était en avril. Le décor présentait des traits communs avec une salle d'urgence dont l'aspect inaccoutumé dérangeait : des corps blessés longeaient le mur ; comme des prisonniers de guerre, des cris de haine retentissaient. Près d'elle, des rats en cage, rongés par l'agressivité. Son nom, prononcé à plusieurs reprises, la faisait sursauter. Toujours de fausses alertes ! Elle se demandait d'ailleurs *pourquoi* elle avait été convoquée.

Un homme, qui pouvait s'apparenter à une sorte de patient, au comportement bizarre, non seulement la regardait, mais la dévisageait depuis des jours. Finalement, il lui dit avec un bégaïement accompli : « Vous êtes la beauté même, vous représentez la beauté du monde. » Et il s'empessa d'ajouter d'un ton hébété : « Une beauté qui fait mal. » En effet, elle avait un regard d'une lucidité troublante.

Depuis déjà un long moment, elle marche fébrilement, à travers la salle d'attente, comme pour échapper aux « regards insistants » et à l'ambiance étouffante. Ses voisins, eux, semblent tous plongés dans un état léthargique. À l'instant même, elle entend des cris joyeux d'enfants qui se perdent aussitôt dans le lointain brouhaha ! Brusquement, elle se penche — à l'unique fenêtre —, elle aperçoit un jardinier qui s'exprime d'une manière incompréhensible avec des vices de prononciation. Il se tient près de la porte de l'école, vociférant des paroles vagues. Il ne semble pas disposé à s'en aller.

Elle est condamnée à revenir sur ses pas. Quelque part, elle entend une voix autoritaire. Cette voix vient-elle de l'intérieur ou de l'extérieur ? semble-t-elle se demander. Dans une chambre, la jambe nue, pliée sous le drap, tout lui revient en mémoire : « Enfermez-la. Mettez-la sous surveillance. » Elle avait survécu, se faisant passer pour morte.

Brutalement, son nom résonne dans la salle avec une puissance étonnante, amplifiée par les micros. Elle se lève sans grande conviction. Pour la millième fois, elle est interrogée par la « police de la pensée » de *Cityville*. Durant l'interrogatoire, on l'oblige à s'exprimer dans une langue étrangère à la sienne, dorénavant le seul code de communication. Tant et aussi longtemps qu'elle ne maîtrise pas cette langue érigée en *Loi*, immanquablement, on la retourne à sa place. Apparaît sur télécran la *novlangue* et à intervalles réguliers, sont distribués les *deux minutes de haine* au moyen d'un « multivox ».

Pourquoi était-elle là ? Qui avait pu la traduire devant ce tribunal ? Espionnage ou dénonciation ? Elle ignorait jusqu'aux motifs de son arrestation. On se chargera de les lui rappeler :

« Vous avez enfreint la *Loi* qui régit notre société. Vous avez été surprise en flagrant *délit d'amour*. Un vidéo en témoigne. Vous n'ignorez pas que le droit d'aimer est strictement interdit sous peine d'emprisonnement à vie. » Des craquements et des grondements se firent entendre et éclatèrent comme un orage.

Sans relâche, l'interrogatoire se poursuivait. Comme par une étrange coïncidence, lui avaient échappé le nom de la personne aimée, son adresse, son identité. Perte de mémoire ou subterfuge ? Depuis combien de temps était-elle là ? Des jours, des semaines, des mois... cela lui paraissait une éternité. Le temps avait fait son œuvre puisqu'elle avait commencé à muer. On aurait dit qu'elle changeait de peau. Ses cordes vocales étaient tellement enflées qu'aucun son ne pouvait sortir. Et, lentement, son corps se transformait vers l'autre sexe. Les procédés utilisés pour la forcer à se souvenir et à avouer pouvaient-ils avoir un impact également sur le physique ?

La mémoire lui revint quand tout à coup elle le vit. *Lui*, à travers une vitre. Il trinquait avec le *Pouvoir* et brûlait des livres et des papiers. L'ébranlement fut presque total. Le dernier coup fatal lui fut porté par le *ministère de la Justice*. Elle vit apparaître dans la salle d'attente, sur écran géant, le signalement suivant :

- 33 ans
- *problèmes de santé*
- *neurasthénique*
- *apôtre de la vulgarité*
- *contrôle mal ses émotions*
- *affectée par sa vie d'orpheline*
- *cherche frénétiquement à retracer son passé*
- *coupable d'un crime contre l'État.*

Elle darda l'écran de ses prunelles rageuses et une grosse larme se forma au coin de l'œil avant de glisser sur sa joue. Soudain, elle s'écroula...

Un bruit retentit avec fracas et se répercuta dans la nuit dérangeante.